

Voici la terre des Pouilles
et du Salento
brisée par le soleil

et par la solitude, où l'homme
marche sur les lentisques
et sur l'argile.

Chaque pierre grince et se corrode,
depuis les siècles.

Les pierres équarries même,
dressées par l'homme,
les maisons inachevées,

les églises destinées
à la mesure de la douleur
et de l'espérance
s'assèchent
et tombent dans le silence.
Avare est l'eau même à tomber du ciel.

Les animaux battent
avec leurs sabots un temps
aux mutations invisibles.
les couleurs c'est le blanc,
c'est le noir, c'est la rouille.

C'est une terre de venins
animaux et végétaux :
ici sort dans la chaleur
l'araignée de la folie
et de l'absence,
elle s'insinue dans le sang
de corps graciles
qui connaissent
seulement le travail aride
de la terre, destructeur
de la moindre paix du jour.

Ici pousse
parmi les épis de blé
et les feuilles de tabac

la superstition, la terreur,
l'angoisse d'une sorcellerie
possible, domestique.
Les génies païens de la maison
semblent résister
à une métamorphose profonde
tentée par la civilisation
depuis des millénaires.

L'été,
la saison lourde des Grecs,
glisse comme la poussière,
aveugle l'eau des puits.
la lumière blanche
crie dans les yeux
et l'ennui pénètre
au cœur de l'homme,
mûrit dans l'irrationnel
ses sentiments,
déforme ses instincts.

Les *tarantati* disent sentir
l'ennui au début du mal,
un mal que l'on soigne
par les cadences d'une musique
fortement rythmée et continue
et par la danse
de la petite tarente, la *tarantella*.

Les instruments qui soignent sont :
le violon, l'accordéon, le tambourin.

Le violoniste est barbier,
le joueur de tambourin est un paysan,
l'accordéoniste
met les morts sous terre.

La *tarantata* devient araignée,
devient l'araignée qui
est en elle :
sa pensée mue
en un rythme pur
et en un mouvement

presque mécanique

d'où surgissent des figures
e libération,
mais renversées toujours
par des ombres désespérées.

Maintenant la femme debout
lutte avec la tarante,
imagine la piétiner
et la tuer sous le pied
qui bat la danse.

Pas après pas
elle cherche son équilibre spirituel
encerclant le vertige
en des courbes musicales
de plus en plus étroites
jusqu'à 'extinction
des sens.

... sì, sì, sì, agg'inteso...
lu sacciu che alle dieci
meno nu quartu
m'aggiu a partire di qua... lu sacciu...
... oui, oui, j'ai bien compris
je le sais qu'à dix heures moins le quart
je dois partir d'ici, je le sais...

... alle cinque ?
va bene, lu sacciu...
...à cinq heures ?
ça va, je le sais, oui...

... no, non aggio soldi
pe` dirti la messa...
non aggio... non aggio...
non aggio !
Aggi pacienza, famme spicciare oggi...
... non, je n'ai pas d'argent
pour te dire une messe,
je n'en ai pas, n'en ai pas, n'en ai pas...
sois patient... laisse-moi finir

aujourd'hui de danser.
Non, mais alors tu veux quoi ?

*... aggi pacienza...
aggi pacienza... aggi pacienza...
non aggio soldi pe dirti
na messa... non aggio...
non aggio... è inutile che insisti...
non te ne posso dire...*

... sois patient,
sois patient, sois patient...
je n'ai pas d'argent pour te dire des messes...
je n'en ai pas... n'en ai pas... n'en ai pas !
C'est inutile d'insister,
des messes je ne peux pas t'en dire...

*... che debbo fare ?
Ti debbo dare la gamba ?
Me la pozzo tagliare ?
Quando uno nasce
cambiare non si può...
... que dois-je faire ?
Te donner ma jambe ?
Je dois me la couper ?
Quand on est né
on ne peut plus changer...*

La possédée a demandé
à Saint Paul
si elle doit continuer
son tourment rythmique
ou si la grâce de l'accalmie
lui a été accordée.
Le saint demande à la femme
le sacrifice d'une messe,
mais la malade répond que non :
son cœur veut d'abord
un signe qui éloignera
la tempête maléfique.

Ainsi
à travers le symbolisme
de la musique et de la danse,

le passé de douleur,
les échecs de l'âme,
les fêlures des *tarantate*
ont été évoqués,
déversés et résolus
en un équilibre
qui durera jusqu'au nouveau
temps du remords,
jusqu'à la saison
de la nouvelle récolte.
Et tous les ans le 28 juin,
sous le soleil,
tandis que les charrettes portent
un son sombre
de sons lacérés de torrents,
pierre après pierre, couleur du feu,
elles vont, les *tarantate*, et aussi
celles qui ont été libérées
du mal, à la chapelle
de Saint Paul, avec l'espoir
d'écouter de la bouche puissante
du saint une parole
qui anéantisse toute force maléfique
sur la croix de deux pierres.
C'est le grand jour
des *tarantate*.
Pour une fois dans l'année
elles déversent le poids des tourments
de leur nombre anonyme
dans la société et des privations
des droits élémentaires et peuvent
réciter leur désespoir
devant une foule de spectateurs.

D'autres malades arrivent.
La morsure, comme le remords,
résiste à la soumission.

C'est la nuit :
une dernière possédée
arrive pour se joindre aux femmes
qui se sont rassemblées pour prier
dans la chapelle.

C'est ici que le tarentisme
commence à mourir.

Interdites
par la piété chrétienne
la musique et la danse,
désarticulée, la discipline
du rythme et de la mélodie,
multipliées, les possibilités
de contagion
dans le fourmillement des malades,
le tarentisme,
dans la chapelle de Saint Paul
est déjà dans sa parabole de crise.

Ce qui pouvait paraître
chorégraphie ou folklore
entre désormais dans le champ
de la neurologie pure.

Dans l'évolution
du monde d'aujourd'hui
cet antique héritage
du Moyen Âge
vit désormais
ses dernières heures.

